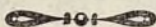


LES

# MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LA MÈRE DU DÉSERT, traduit par A. COLINCAMP (5<sup>e</sup> partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — VARIÉTÉS. — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Paris commence à songer à son émigration prochaine, les magasins en renom s'emplissent chaque jour de belles curieuses qui viennent voir ce qui se portera pour la saison des eaux; les lingères, modistes et couturières ont fort affaire en pareille occurrence, car ce n'est pas seulement une toilette ou une coiffure qu'on vient leur demander, mais des parures variées et multiples, depuis la robe de chambre d'épingline, si souple et si gracieuse quand elle sort des mains de madame Bertacki, jusqu'à la brillante parure de bal brodée chez madame Leclère-Collot, ou créée par la maison Fauvet. Il faut une imagination inépuisable pour inventer sans cesse et toujours, sans sortir jamais des exigences du bon goût, et on est étonné de voir que certaines maisons puissent suffire à cette incroyable consommation de fantaisies que réclament sans interruption les désirs indécis de nos luxueuses Parisiennes.

En ce moment la maison Fauvet ajoute à ses assortiments de robes de ville et de robes de bal des manteaux de voyage, des *tweeds* et des burnous de toutes les formes. Les *tweeds* courtes en velours irlandais gris feutre, avec de grosses houppes de soie floche blanche sont d'une distinction suprême; le *burnous montagnard* a le même cachet; il est en une espèce de velours plat à stries noires et blanches; la forme à trois pointes est commode et nouvelle; on le borde d'un biais de taffetas marron sur lequel court un petit ornement de velours noir. Aucun pardessus ne répond

mieux aux besoins réunis du confortable et de l'élégance, qui sont la base des toilettes de voyage. Pour les promenades dans la campagne, les excursions lointaines, le piqué imprimé à grandes fleurs de fantaisie a toute la faveur du moment, mais il faut bien reconnaître que s'il est solide il est aussi bien lourd, et il est bon d'avoir un joli choix de robes de mousseline si on veut conserver les bonnes traditions en rentrant dans les salons ou dans les jardins, où rien ne menace plus la fragilité des tissus clairs.

La maison Fauvet exécute de beaucoup de manières différentes ces robes légères, toujours si gracieuses dans leur simplicité; elle les fait à deux jupes garnies de volants tuyautés ou à huit ou neuf petits volants très-touffus; le corsage, décolleté ou montant, se fait de préférence à fronces, soit à poignet carré devant, forme Louis XV, soit plissé sur les épaules, et formant une gerbe de petits-plis qui viennent se perdre sous le large ruban de soie qui entoure la taille.

Un modèle entièrement nouveau a été fait ces jours-ci pour madame la princesse Gus..., qui tiendra comme l'on sait le sceptre de l'élégance à Plombières. On lui a fait deux robes de mousseline avec cette disposition inventée pour elle: les mousselines étaient imprimées à petits bouquets pompadour délicatement encadrés dans des arabesques en médaillons; l'une avait des arabesques vertes, et l'autre lilas. La jupe de ces robes, à quatre volants à tête, s'ouvre des deux côtés pour laisser voir une quille blanche composée de dix ou douze petits volants de mousseline blanche très-claire, et ornés de jours sans broderie; le corsage, à taille ronde, s'ouvre devant sur un plastron fait de petits volants pareils à ceux de la jupe; la manche est faite à trois volants sur le dessus, et est aussi ouverte à l'intérieur du bras sur une manche composée de sept petits volants de mousseline blanche; le blanc fait à peu près le tiers de la largeur de la manche, deux des volants tournent à l'intérieur du bras autour des volants de couleur pour simuler une manche de dessous, que cette forme de robe rend inutile. Cette robe, très-nouvelle et d'une fraîcheur d'aspect délicieux, est destinée à un très-grand succès; déjà la maison Fauvet a reçu des ordres importants des belles dames qui ont pu en apprécier la grâce originale.



Pour robe de soir, outre les broderies de paille si recherchées cette année, on portera une variété de broderies en soie. Madame Leclère-Collot a réussi à faire des merveilles en ce genre, c'est à elle que toutes nos grandes couturières s'adressent pour avoir des modèles d'un bon goût irréprochable. Madame Leclère-Collot vient d'inventer ces robes à fleurs en relief, qui sont certainement destinées à faire sensation. Qu'on se figure sur une étoffe soyeuse et diaphane, comme *l'air tissé* dont parlaient les anciens, des guirlandes de feuillage délicatement brodées en soie blanche ou verte; puis, se détachant et sortant pour ainsi dire de cette végétation charmante, des fleurs, de véritables fleurs, qui, quoiqu'en gaze et en tulle, ont un aspect de vérité incroyable; les marguerites et les roses de haies de madame Leclère-Collot ont une légèreté et une grâce qui les fait croire écloses dans quelque jardin féerique. Madame Leclère-Collot a fait plusieurs de ces robes pour la réception qui a eu lieu à l'occasion du baptême de la jeune princesse Béatrice d'Angleterre, la dernière fille de la reine Victoria, et cette nouveauté a été accueillie de telle sorte que sa maison aura peine à suffire aux commandes qu'elle lui a attirées. Les robes brodées en soie sont charmantes, mais elles deviennent somptueuses si on y ajoute des torsades et des ornements de perles et de chenille qui circulent au milieu des broderies, ajoutant leur éclat à la grâce des dessins. Ces belles broderies vont être adoptées surtout pour robes de mariage, où elles combattront l'uniforme magnificence des dentelles, qui conviennent du reste beaucoup mieux aux parures d'hiver qu'aux toilettes d'été.

Puisque nous passons en revue les diverses expressions du costume féminin, n'oublions pas d'accorder une mention particulière au costume de cheval si cher à celles qui le portent, si envié de celles qui ne l'ont pas encore. Une maison spéciale en ce genre s'est fondée il y a à peine une année, et a déjà réussi à se former une clientèle considérable. M. Lavigne est tailleur pour dames; il le dit hautement, et répudie l'honneur d'habiller le sexe fort. Il joint à la précision, à l'habileté, à la solidité indispensable au tailleur, de ne jamais s'écarter des traditions de goût délicat qui conviennent aux toilettes des femmes, en quelque circonstance qu'elles se trouvent. M. Lavigne fait pour l'été des habits de cheval en coutil, en nankin, en satin de laine qui ont une grande élégance de forme; il les fait à basques, car il faudrait inventer les basques pour l'habit de cheval si elles étaient bannies du reste de la toilette; il ne déploie sa fantaisie que dans l'ornementation et la forme des manches; il varie ses motifs avec des rangées de doubles boutons, des brandebourgs ou des soutaches-galons; les plus simples sont toujours les mieux portées, toute femme de bonne compagnie sachant bien que l'équitation étant un exercice qui attire l'attention, il faut éviter de l'exciter par des couleurs voyantes et des formes étranges. L'amazone de piqué

blanc bordée d'un simple galon est de l'élégance la plus parfaite; elle n'a qu'un défaut, ou plutôt qu'une exigence, c'est de n'être portée qu'une ou deux fois au plus, et de se rencontrer pour cela même en nombre assez respectable dans le trousseau des belles dames qui l'adoptent pour les parties de chasse. Quant aux cavaliers, chasseurs ou autres, ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de s'adresser à Humann pour leur préparer un assortiment irréprochable d'habits de chasse, de fracs, de pantalons et de gilets d'été; il a des étoffes anglaises légères de tissu et claires de nuance; des piqués à petites dispositions qui font de charmants costumes du matin pour la campagne; il excelle toujours à donner une grande tournure à ces habits de chasse, d'une coupe si élégante qu'on les reconnaît au milieu des groupes de chasseurs comme on distingue une œuvre de maître au milieu de tableaux médiocres; mais constater la supériorité d'Humann, c'est raconter de l'histoire déjà ancienne, et nous sommes presque engagées envers nos lectrices à ne leur parler que de nouveautés.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

#### Détails du dessin.

*Première toilette.* — Robe de mousseline imprimée rose à deux jupes: la seconde garnie d'un *francis* de mousseline imitant une ruche. Mantille de taffetas rose brodé de quadrilles de chenille et de pois de soie au plumetis; effilé fait dans l'étoffe, auquel on a ajouté des houppes de chenille. Chapeau de paille d'Italie orné de roses des Antilles à feuillages divers. Lingerie de mousseline de l'Inde brodée à petits pois. Gants de chevreau. Bottines de gros de Tours gris de fer.

*Seconde toilette.* — Robe de mousseline blanche à quatre volants, sur chacun desquels sont posés quatre autres petits volants tuyautés faits en mousseline brodée à pois. Corsage montant couvert d'un petit châle formé par des volants pareils. Manches à six volants tuyautés. Chapeau de paille de riz cousue, orné de véronique violette. Gants de chevreau. Bottines de soie marron.

#### Détails de la gravure de supplément.

N° 4. Canezou de mousseline brodée orné de bouillons de mousseline unie, dans lequel passe un ruban de taffetas uni de nuance vive; nœud pareil terminé par des petits grelots de passementerie de la couleur du ruban.

N° 2. Coiffure de dentelle retombant en demi-mantille par derrière sur un nœud de ruban. Fleurs placées sous la dentelle près des cheveux.



N° 3. Coiffure toute en ruban dont les touffes sont réunies par deux tresses de ruban. Longs bouts pendant sur le cou.

N° 4. Canezou de mousseline brodée à manches, garni d'une haute malines, et orné de nœuds mignons façon Louis XIII. Grands nœuds de ruban sur l'épaule, à l'ouverture des manches et devant la taille.

N° 5. Col amazone brodé en mosaïque, garni d'une valenciennes à applications de broderies, fermé par un petit nœud de cravate en soie.

N° 6. Manches de mousseline brodée à volutes Louis XV, mêlées de dentelle et de médaillons brodés.

N° 7. Manches de mousseline brodées; bouillons près du coude, et nœuds de ruban en dedans et en dehors du bras.

Ces lingerie ont été copiées dans la maison Payan.

## LA MÈRE DU DÉSERTEUR.

(SUITE.)

Hamish lança sur sa mère un regard sauvage et tout plein d'effroi, puis revenant immédiatement à lui-même, il dit : « Je ne suis pas un enfant pour me détourner de mon but devant des ruses pareilles. Adieu, mère, chaque moment est une goutte de mon sang. »

— Arrêtez, lui dit-elle, mon cher fils, vous vous trompez, ne courez pas à l'infamie ou à la ruine. Là-bas, voici venir le prêtre sur la grande route avec son cheval blanc; demandez-lui le jour du mois et de la semaine : qu'il décide entre nous. »

Avec la rapidité de l'aigle, Hamish s'élança au sommet de la colline, et s'arrêta près du ministre de Glenorquhy, qui cheminait de si bonne heure pour aller porter des consolations à une famille dans la détresse près de Bunave.

L'homme de bien fut quelque peu effrayé de voir un montagnard armé (c'était chose assez rare alors), paraissant en proie à la plus vive agitation, et arrêtant son cheval par la bride, pour lui demander d'une voix défaillante le quantième du mois et le jour de la semaine. « Si vous eussiez été où vous deviez être hier, jeune homme, répliqua l'ecclésiastique, vous auriez su que c'était le sabbat de Dieu, et que c'est aujourd'hui lundi, le deuxième jour de la semaine, et le vingt et unième du mois. »

— Et c'est bien vrai? dit Hamish.

— Aussi vrai, dit le ministre surpris, que j'ai prêché hier la parole de Dieu dans cette paroisse. Qu'avez-vous, jeune homme? Êtes-vous malade? Êtes-vous dans votre bon sens? »

Hamish ne lui fit point de réponse; seulement il se

répéta à lui-même les premières paroles de l'ecclésiastique : « Si vous aviez été où vous auriez dû être hier; » et ainsi disant, il lâcha la bride, retourna sur ses pas, et descendit le sentier qui conduisait à la hutte avec le regard et la démarche d'un homme qui va à l'échafaud. Le ministre jeta sur lui des regards surpris, mais quoiqu'il connût celle qui habitait cette chaumière, le caractère d'Elspar ne l'avait pas engagé à entamer aucune relation avec elle; et puis elle passait généralement pour papiste ou plutôt pour être indifférente à toute religion, ne tenant guère qu'à quelques pratiques superstitieuses qui lui venaient de ses parents.

Le révérend M. Tyrie avait fait entendre quelques instructions à Hamish quand par occasion il l'avait trouvé à sa portée, et quoique la semence fût tombée au milieu des ronces et des épines d'une nature sauvage et non cultivée, cependant elle n'avait pas été complètement stérile et perdue. Il y avait une expression si lugubre sur les traits de ce jeune homme, que le bon ecclésiastique fut tenté de descendre dans cette chaumière, de demander quel malheur était tombé sur ses habitants, et si sa présence pouvait les consoler ou son ministère leur être utile. Malheureusement il ne persévéra pas dans cette résolution, qui eût évité un grand malheur; car il aurait probablement intercédé pour ce malheureux jeune homme. Mais le souvenir des mœurs sauvages de ces montagnards, élevés selon les anciennes coutumes de leur pays, l'empêcha de s'intéresser à la veuve et au fils d'un brigand redouté, de Mac Tavish Mhor. Ainsi il perdit une occasion de faire beaucoup de bien qu'il devait regretter longtemps dans la suite.

Quand Hamish Mac Tavish entra dans la hutte de sa mère, il ne put que se jeter sur le lit qu'il venait de quitter en s'écriant : « Perdu! perdu! » Il exhala en cris de rage et de colère son ressentiment profond contre la ruse dont il était victime et contre la cruelle position à laquelle il était réduit.

Elspar était préparée à cette première explosion de la colère de son fils. Elle se disait en elle-même : « Ce n'est qu'un torrent des montagnes gonflé par une pluie d'orage. Asseyons-nous; reposons-nous sur la rive; maintenant c'est tout bruit; bientôt le temps viendra où nous pourrons passer à pied sec. »

Elle supporta donc en silence ses plaintes et ses reproches, qui, même au milieu de cette agonie, étaient pleins de respect et de tendresse : elle les laissait expirer sans y répondre. Quand à la fin il eut épuisé toutes les exclamations que le chagrin fournit si abondamment à l'homme qui souffre, pour exprimer tous les sentiments de son cœur, quand il fut tombé dans un sombre silence, elle laissa près d'une grosse heure s'écouler avant de s'approcher de la couche sur laquelle son fils s'était jeté.

« Et maintenant, dit-elle à la fin, d'une voix où l'autorité de la mère était tempérée par la tendresse, avez-vous épuisé votre inutile chagrin, et êtes-vous capable



de placer ce que vous avez gagné en regard de ce que vous avez perdu? Est-ce que le fils menteur de Dermid est votre frère, est-ce qu'il est le père de votre tribu, pour que vous pleuriez de ne pouvoir vous attacher à son baudrier, de ne pouvoir devenir l'un de ceux qui le servent? Pourriez-vous trouver dans un pays lointain les lacs et les montagnes que vous laisseriez ici? Pourriez-vous chasser le daim de Breadalbane dans les forêts de l'Amérique, et l'Océan vous donnerait-il les saumons aux écailles d'argent que vous trouvez dans l'Arve? Considérez ce que vous avez perdu, mais en homme sensé, mettez en regard ce que vous avez gagné.

— J'ai tout perdu, ma mère, répliqua Hamish, depuis que j'ai manqué à ma parole et perdu mon honneur. Je pourrais conter mon histoire, mais qui, qui au monde voudrait me croire? » L'infortuné jeune homme joignit alors les mains, et, les pressant contre son front, il tourna son visage vers son lit.

Elspat était alors véritablement alarmée, et peut-être souhaita-t-elle que son fatal stratagème ne lui fût pas venu à l'idée. Elle n'avait plus d'espoir ni de refuge que dans cette éloquence persuasive dont elle avait le secret, quoique son ignorance complète du monde tel qu'il était alors rendit toute cette énergie inefficace. Elle pressait son fils, par toutes ces tendres épithètes qu'une mère sait trouver, de prendre soin de sa propre sûreté.

« Laissez-moi, lui dit-elle, déjouer ceux qui vous poursuivent; je sauverai votre vie; je sauverai votre honneur; je leur dirai que mon Hamish aux cheveux blonds est tombé du haut du Corrie Dhu (la noire montagne), dans le gouffre dont jamais le regard d'un homme n'a sondé la profondeur. Voilà ce que je leur dirai; puis je jetterai votre plaideur sur les ronces qui croissent au bord du précipice, afin qu'ils ajoutent foi à mes paroles. Ils me croiront, et ils retourneront voir la double cime du Dun; car, quoique le tambour saxon puisse appeler les vivants à la mort, il ne saurait rappeler les morts sous leur bannière d'esclaves. Alors nous voyagerons tous deux, bien loin vers le nord, jusqu'aux lacs salés de Kintail; et il y aura des vallées et des montagnes entre nous et les fils de Dermid. Nous visiterons les rivages du lac Noir, ainsi que ma famille. Ma mère ne descendait-elle pas des enfants de Kenneth? Nos parents ne retrouveront-ils pas pour nous leur ancienne affection? Ma famille vous accueillera avec l'amitié des vieux temps. Elle vit encore dans ces vallons éloignés. Les montagnards y ont conservé toute leur noblesse, parce qu'ils sont loin des Saxons grossiers et de ces hommes bas qui consentent à devenir leurs vils instruments et leurs esclaves. »

L'énergie de ce langage quelque peu hyperbolique, même dans ses expressions ordinaires, semblait maintenant à Elspat presque trop faible pour mettre en lumière aux yeux de Hamish le splendide tableau du pays où elle comptait trouver un asile pour lui. Cepen-

dant elles étaient peu nombreuses les couleurs avec lesquelles elle peignit ce paradis des montagnes.

Les collines, disait-elle, étaient plus hautes et plus magnifiques que celles de Breadalbane. Ben-Cruachan n'était qu'un nain en comparaison de Skooroora. Les lacs y étaient plus profonds et plus larges; non-seulement ils étaient pleins de poisson, mais on y trouvait aussi cet animal enchanté et amphibie qui fournit de l'huile pour nos lampes. Les daims étaient plus gros et plus nombreux. Le sanglier aux défenses blanches, le sanglier qui est la chasse préférée des braves, existait encore dans ces solitudes occidentales. Les hommes étaient plus nobles, plus sages et plus forts que la génération abâtardie qui avait vécu sous la bannière saxonne. Les filles de cette terre étaient belles, elles avaient des yeux bleus, des cheveux blonds et un sein de neige; c'était parmi elles qu'elle voulait choisir une femme pour son Hamish, une femme d'une race sans reproche, d'une renommée sans tache, d'une affection sûre et vraie; ce serait dans leur chaumière d'été un rayon de soleil, et dans leur demeure d'hiver la chaleur du feu bienfaisant.

Tels étaient les topiques à l'aide desquels Elspat essayait d'endormir le désespoir de son fils, et de le décider, si cela était possible, à quitter ce lieu fatal où il semblait déterminé à rester. Le style de cette rhétorique était poétique; mais à quelques égards, il rappelait celui qu'à l'exemple des autres mères elle avait prodigué à Hamish encore enfant ou adolescent lorsqu'il s'agissait de lui faire faire quelque chose qui lui déplaisait; mais maintenant elle parlait plus fortement, plus vite et avec plus de violence, à mesure qu'elle espérait moins que ses paroles portassent la conviction chez son fils.

Cette éloquence ne faisait pas la moindre impression sur l'esprit de Hamish. Il connaissait bien mieux qu'elle la situation actuelle du pays: il savait bien que, même en se cachant comme un fugitif au milieu des montagnes, il ne trouverait pas un coin dans toute l'Écosse où il pût exercer le métier de son père, en supposant qu'il n'eût pas compris, conformément aux idées du temps où il vivait, que le métier de cateran n'était plus désormais la route qui menait aux honneurs et à la distinction. Les paroles d'Elspat s'adressaient donc à des oreilles fermées: elle s'épuisait en vain à peindre sous les couleurs les plus séduisantes le pays de sa famille pour tenter Hamish de l'y accompagner. Elle parla des heures entières, mais elle parlait en vain. Elle n'obtint, pour toute réponse, que des gémissements, des soupirs et des sanglots, expression du plus grand désespoir.

A la fin, se dressant sur ses pieds, et, laissant là cette monotone plainte dans laquelle elle chantait les louanges du pays auquel elle voulait demander un refuge, elle prit le langage bref et sévère de l'impétuosité et de la passion. « Je suis folle, dit-elle, de dépenser mes paroles pour un enfant sans énergie, sans or-



gueil et sans intelligence, pour un enfant qui se couche comme un chien sous les coups. Restez donc ici; recevez ces maîtres farouches et acceptez le châtement que vous infligera leur bras; mais ne croyez pas que les yeux de votre mère se résignent jamais à voir cela. Je ne pourrais y assister sans mourir. J'ai souvent pu envisager la mort, jamais le déshonneur. Adieu, Hamish; nous ne nous reverrons plus. »

Elle se lança hors de la hutte, aussi agile qu'un vanneau, et peut-être en ce moment songeait-elle à quitter réellement son fils pour jamais. Quel effrayant spectacle c'eût été pour ceux qui l'auraient rencontrée, durant cette soirée, errante au milieu de ces solitudes comme un esprit inquiet et s'entretenant avec elle-même dans son intraduisible langage! Elle courut de tous côtés des heures entières, cherchant de préférence les sentiers les plus dangereux, les sillons mobiles à travers les marécages, les passages les plus étroits le long du précipice, les bords de la rivière écumante. Mais le courage qui vient du désespoir lui sauva la vie, qu'elle souhaitait peut-être de voir terminer, quoiqu'un suicide raisonné soit chose fort rare dans le pays des montagnes. Sa démarche sur la pente du précipice était ferme comme celle de la chèvre sauvage. Ses yeux, dans cette surexcitation fébrile, étaient assez perçants pour distinguer, en pleine nuit, des périls qu'en plein midi un étranger n'aurait pas pu éviter.

Elspat ne marcha pas toujours en ligne droite devant elle; autrement elle eût été bien vite loin de la cabane où elle avait laissé Hamish. C'était une espèce de circuit qu'elle décrivait; et sa hutte était le centre où son cœur la ramenait; quoiqu'elle courût tous les alentours, elle sentait qu'il lui était impossible de quitter ce voisinage. Avec les premiers rayons du soleil, elle rentra dans la hutte. Une fois devant la porte formée de claies, elle s'arrêta comme si elle avait honte à l'idée que sa tendresse inquiète eût ramené ses pas dans un lieu qu'elle avait quitté avec le dessein de n'y revenir jamais. Mais, dans cette hésitation, il y avait encore plus de crainte et d'inquiétude que d'autre chose. Elle craignait que son fils aux blonds cheveux ne souffrit encore des effets du breuvage qu'il avait pris, ou bien que ses ennemis ne fussent venus durant la nuit. Elle entr'ouvrit doucement la porte et marcha de son pas le plus léger. Épuisé de chagrin et d'angoisses, peut-être encore un peu sous l'influence du puissant narcotique, Hamish Bean dormait encore de ce sommeil profond par lequel, dit-on, les Indiens sont vaincus dans l'intervalle de leurs tourments. Sa mère était à peine sûre que c'était lui qu'elle entrevoyait sur son lit; elle doutait que ce fût le bruit de sa respiration qui parvenait à ses oreilles. Le cœur palpitant, Elspat s'approcha du foyer placé au centre de la hutte, où dormaient, couverts de tourbe, les charbons ardents du feu qui ne s'éteint jamais dans un intérieur écossais avant que celui qui l'habite quitte sa demeure pour toujours.

« Faible étincelle, dit-elle en mettant le feu avec une allumette à une branche de pin des marécages qui devait servir de chandelle; faible étincelle, bientôt tu t'éteindrás pour toujours; et permette le ciel que la vie d'Elspat Mac Tavish ne dure pas plus longtemps que la tienne! »

En parlant ainsi, elle approcha la lumière étincelante du lit sur lequel étaient étendus les membres de son fils, dans une posture telle qu'on pouvait douter s'il dormait ou s'il était évanoui. Comme elle s'avancait vers lui, la lumière alla frapper ses yeux. Il se leva à l'instant, fit un pas en avant avec sa dague nue à la main, comme un homme qui s'arme pour aller à la rencontre d'un ennemi mortel, puis s'écria: « N'avance pas; sur la vie, n'avance pas. »

— Voilà le langage et le geste de mon mari, répliqua Elspat, je reconnais à cette parole et à cette attitude le fils de Mac Tavish Mhor.

— Mère, dit Hamish quittant son ton de fermeté désespérée pour retomber dans une mélancolie douloureuse, oh! ma chère mère, pourquoi êtes-vous revenue ici?

— Demandez pourquoi la biche retourne vers le faon, dit Elspat, pourquoi le chat des montagnes retourne vers sa tanière et vers ses petits. Sachez, Hamish, que le cœur d'une mère bat dans le sein de son fils et pas ailleurs.

— Alors bientôt il cessera de palpiter, dit Hamish, à moins qu'il ne puisse battre dans un sein couché sous la tombe. Oh! mère, ne me blâmez pas. Si je pleure, ce n'est pas sur moi, mais sur vous; car mes souffrances vont bientôt commencer, mais les vôtres... Oh! il n'y aura que Dieu qui puisse y mettre un terme! »

Traduit par A. COLINCAMP.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au prochain numéro.)

## PETIT COURRIER.

Nous empruntons à la chronique spirituelle du *Courrier de Paris* une notice fort complète sur M. Brifaut, dont la mort laisse une place de plus vacante à l'Académie; on y trouvera plusieurs détails piquants sur cet académicien peu connu.

M. Charles Brifaut est né à Dijon en 1780. Son père, simple ouvrier sans fortune, voulait lui faire apprendre son métier, lorsqu'il en fut empêché par M. l'abbé Volfius, le même qui plus tard devint évêque constitutionnel de Dijon.

L'abbé Volfius, frappé des dispositions précoces du



jeune Brifaut, lui fit donner une éducation libérale qu'il dirigea lui-même, et dont il fit tous les frais.

Avant de quitter Dijon, le jeune Brifaut termina quelques pièces de vers qui eurent un grand succès à Dijon.

A Paris, il termina quelques pièces fugitives qui lui valurent le patronage éclairé de M. le comte Berlier, conseiller d'État.

Il concourut à la rédaction de plusieurs journaux, et notamment à celle de la *Gazette de France*.

En 1807, il fit recevoir au Théâtre-Français une tragédie de *Jane Grey*, dont je ne sais pourquoi le gouvernement empêcha la représentation.

En 1810, Charles Brifaut célébra le mariage de Napoléon avec Marie-Louise dans une pièce de vers intitulée *La Journée de l'hymen*, qui parut in-4°, chez Didot, et que l'on regarde comme son meilleur ouvrage.

En 1814, il célébra par un dithyrambe enthousiaste la naissance du roi de Rome. Cette pièce fut imprimée à part. En 1812 parut, sous le titre de *l'Hymen et la Naissance*, un volume qui contenait ces deux morceaux.

Au commencement de 1813, il fit représenter au Théâtre-Français la tragédie de *Ninus II*.

Cette tragédie était faite depuis 1803, mais elle ne portait pas le même titre, et les personnages avaient d'autres noms. La scène se passait en Espagne. La pièce fut reçue et allait être jouée lorsque, à cause de la guerre d'Espagne, le gouvernement en interdit la représentation. M. Brifaut ne se découragea pas. Il changea le lieu de la scène et les noms des personnages : Babylone remplaça Madrid, Alvarès fit place à Arsace, etc. Ce changement, qui rompait tant de vers et dénaturait tant de scènes, nécessita un travail de remaniement qui dura quatre années. Du reste les noms seuls furent changés; de couleur locale, de vérité historique, M. Brifaut ne s'en souciait guère et ne s'en occupa nullement.

Cela n'empêcha pas *Ninus II* d'avoir un très-grand succès. Napoléon voulut complimenter lui-même l'heureux auteur, et il lui donna pour son succès une pension de six mille francs. Ce qui est singulier, au milieu d'un si grand succès, par je ne sais quelles circonstances, les représentations de *Ninus II* furent interrompues dès la seconde.

La même année de 1813, M. Brifaut fit paraître un poème en quatre chants intitulé *Rosemunda*, et un recueil de poésies diverses.

Le poème, — c'est l'histoire des amours de Henri II, roi d'Angleterre, avec la belle Rosemunda, — le poème eut un très-grand succès, et fut célébré sur tous les tons par les critiques de l'époque. Lorsqu'on essaye de le relire aujourd'hui, on ne comprend plus ce succès. Nous donnerons une idée de la manière de M. Brifaut en citant les premiers vers du premier chant :

L'airain cessait d'éveiller les combats,

Henri, vainqueur, dans la salle des fêtes  
Se reposait du fracas des conquêtes;  
Le fer cruel ne chargeait plus son bras.  
Environné de ses nobles soldats,  
Paisible et fier entre l'or et la moire,  
Comme un parfum, il respirait sa gloire.  
Sur les parois noblement appendus  
Casques et dards, oisifs et confondus,  
En traits sanglants écrivent sa victoire!

Les poésies mêlées ne valent guère mieux. Parfois, M. Brifaut cherche à quitter le ton emphatique, il veut devenir simple et facile. Il tombe dans la naïveté la plus amusante. Il dit des choses comme celle-ci, que je prends au hasard :

Bien souvent le soleil s'en vint nous éclairer  
Et trouva Célestine occupée à pleurer  
Dans son alcôve solitaire.

1814 arriva, et dès le mois de mai, le chantre de Marie-Louise et du roi de Rome célébra le retour de Louis XVIII le Bien-Aimé, dans des stances passionnées qui furent mises en musique par madame de B...

M. Brifaut fit valoir le refus d'autorisation du gouvernement impérial, et en 1814 il fit représenter sa *Jane Grey*.

*Jane Grey* est un sujet qui a séduit beaucoup de poètes et d'artistes. Edward Young, le sombre poète des nuits, a canonisé Jane, dans son *Triomphe de la religion*; Rowe l'a mise en tragédie. La France s'est émue pour elle. La Calprenède l'a rimée en tragédie vers 1638, dans son style tragico-burlesque. M. Brifaut en fit à son tour une tragédie. Un poète, qui n'est ni la Calprenède ni M. Brifaut, a commis aussi une tragédie ignorée de *Jane Grey*; c'est madame de Staël, mais elle, du moins, a racheté cette peccadille. Paul Delaroche, du dénouement sanglant de cette tragédie, a fait son aussi médiocre que populaire tableau. Enfin M. Soumet et sa fille, madame d'Altenheim, ont fait une *Jane Grey* qui ne vaut pas mieux que les autres, et qui n'eut pas grand succès à l'Odéon en 1844.

La pâle Jane est peu propre à tenter la muse tragique; elle est bien mieux placée dans l'élégie, cette solitaire et rêveuse jeune fille qui cueillait des fleurs sauvages dans les bois de Chelsea quand on vint lui infliger la couronne.

La *Jane Grey* de M. Brifaut eut un sort bien néfaste en 1814. *Jane Grey* n'avait régné que neuf jours; celle de la tragédie de M. Brifaut dura bien moins encore : elle fut détrônée en une soirée à grand coups de sifflets.

La *Jane Grey* de M. Brifaut n'a jamais été imprimée. En revanche, pour corriger cet échec, il publia coup sur coup, en 1814 et en 1815, deux éditions de *Ninus II*.

En 1818, M. Charles Brifaut fut nommé membre du comité de lecture de l'Odéon, et quelques semaines

(Voir la suite page 3440.)





748

*Comptoir Central*

*L. Guindet*

## LES MODES PARISIENNES.

*Robes de la Maison Thénelle. Mantelet de la Maison Leclerc Collot, Chapeaux des Dames Noël.  
Corsets de M<sup>me</sup> Vigoureux. Bottines de Caux. Gants et Parfums de Saguey.*

**Ayuntamiento de Madrid**

Bureau du Journal, 20, rue Bergère.

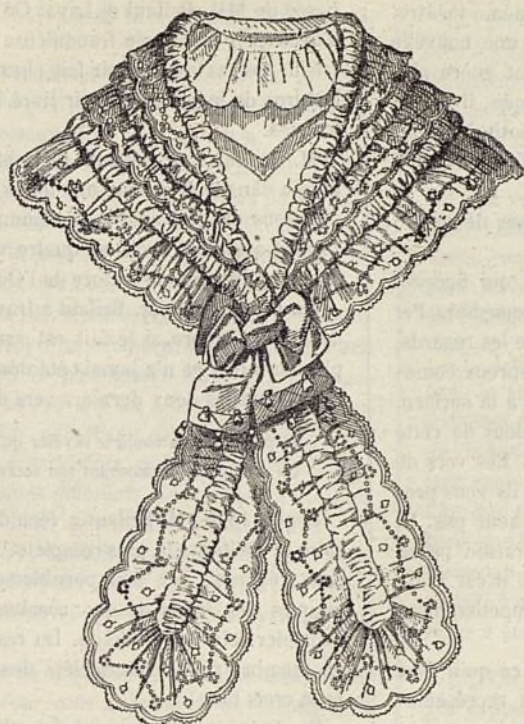




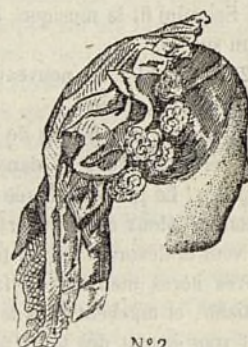




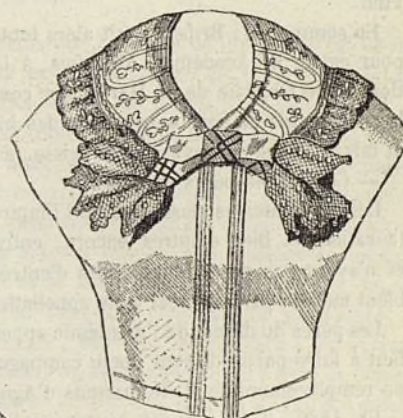
N°3.



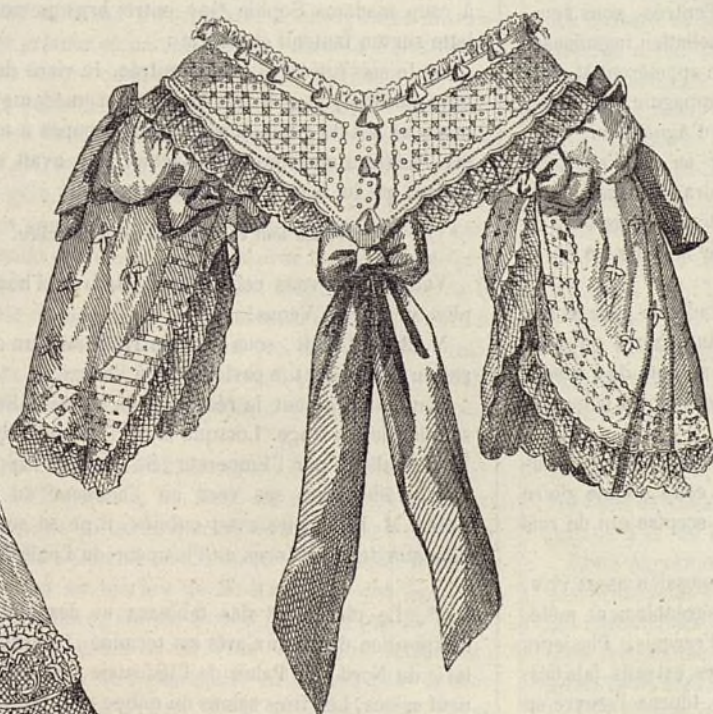
N°1



N°2.



N°5.



N°4.



N°6.



N°7.



plus tard membre du jury d'examen du même théâtre.

En 1820, M. Brifaut fit représenter une nouvelle tragédie, *Charles de Navarre*, qui ne fut guère plus heureuse que *Jane Grey*. La même année, il fit, en collaboration avec M. Dieulafoy, un opéra intitulé *Olympie*, dont Spontini fit la musique, et qui fut représenté sans aucun succès.

En 1823, il publia un nouveau volume de vers : *Contes et Dialogues en vers*.

Vous connaissez ces festins de carton qui figurent dans les opéras-comiques et dans les comédies. *Per Dio, che gusto!* La poularde dorée y attire les regards, et le spectateur jaloux envie le sort des heureux comédiens qui vont la dévorer. Hélas! tout est à la surface. Nos pauvres hères meurent de faim autour de cette table postiche, et mâchent dans le néant. Les vers de M. Brifaut vous jouent des tours pareils; ils vous promettent une nourriture qu'ils ne vous donnent pas. Et même, il faut en convenir, ma comparaison pêche quelque peu : la poularde est en carton, il est vrai, mais elle n'est pas toujours bien dorée, appétissante à l'œil.

En somme, M. Brifaut avait alors tout ce qu'il faut pour entrer à l'Académie. Autrefois, à la représentation d'une tragédie de la Harpe, un comédien voyant la salle pleine de gens entrés avec des billets donnés, et faisant allusion au vide de la caisse, disait :

— Ce sont les pères du désert.

Les académiciens classiques de l'Empire, de la Restauration, et bien d'autres encore, entrés par faveur et n'ayant pas payé leurs droits d'entrée, nous semblent mériter parfaitement cette appellation ingénieuse.

Les pères du désert de l'Académie appelèrent M. Brifaut à faire partie de leur docte compagnie, en 1826, en remplacement de M. le marquis d'Aguesseau.

En 1828, il fut nommé censeur ou, si l'on aime mieux, examinateur des ouvrages dramatiques.

La même année, il prononça à Dijon un discours en vers à l'occasion de l'ouverture de la salle de spectacle de cette ville.

En 1829, il fut directeur de l'Académie pour le trimestre d'octobre, de sorte qu'il fut chargé en cette qualité de complimenter Charles X au nom de l'Académie, à l'occasion du jour de l'an. Ce discours commençait ainsi :

« Sire, il est des princes qu'on loue, il est des princes qu'on aime. Vous avez conquis cette double gloire en appuyant sur l'autel des lois un sceptre qui de rois en rois a passé jusqu'à vous. »

Vers cette époque eut lieu une discussion assez vive, ou le nom de M. Brifaut fut désagréablement mêlé. *Hernani* était reçu au Théâtre-Français. Plusieurs journaux en donnèrent d'avance des extraits falsifiés. On se moqua de certains vers, on tourna l'œuvre en ridicule.

Cependant *Hernani* n'avait été encore lu ni montré à personne, excepté à la commission de censure, com-

posée de MM. Brifaut et Laya. On accusa les censeurs d'avoir pris une copie frauduleuse de la pièce, d'avoir falsifié les textes, d'avoir fait chez des particuliers des lectures de la pièce, d'avoir livré des vers à des journalistes.

M. Brifaut s'en défendit fort, et le 6 mars 1830, il publia dans le *Moniteur* une lettre en réponse aux imputations dirigées contre la commission de censure. Il avouait avoir cité trois ou quatre vers d'*Hernani* dans le sein du comité de lecture de l'Odéon.

On prétend que M. Brifaut a travaillé à une tragédie de *Saül*; j'ignore si le fait est vrai. Il a été annoncé plusieurs fois et n'a jamais été démenti. Appliquons à ce mystère les deux derniers vers de *Ninus II* :

Et puisqu'il n'a voulu le révéler qu'aux dieux,  
Qu'il emporte en mourant son secret dans les cieux.

Depuis 1830, M. Brifaut a vécu dans la retraite littéraire et politique la plus complète. Il avait récolté sous deux régimes; il a joui paisiblement sous les autres régimes des fruits de ses récoltes. On est convenu d'appeler cela de la fidélité. Du reste, M. Brifaut était un membre zélé de la Société des bonnes lettres. — Je le crois bien!

En 1841, ce fut lui qui fut chargé de répondre, comme directeur de l'Académie, au discours de réception de M. Ancelot.

Je me rappelle un mot que j'ai entendu dire à madame Sophie Gay sur M. Brifaut. Quelques personnes étaient réunies un soir chez un écrivain célèbre. Tout à coup madame Sophie Gay entre brusquement, se jette sur un fauteuil et s'écrie :

— Je suis furieuse! je suis outrée. Je viens de l'Abbaye-au-Bois, et j'ai trouvé là, chez madame Récamier, un tas de vieux académiciens occupés à apprendre *Phèdre* à mademoiselle Rachel. Il y avait surtout Brifaut qui lui faisait dire le fameux vers :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Vous figurez-vous cela?... lui, Brifaut, l'homme le plus étranger à Vénus!

M. Brifaut était, sous tous les rapports, un des pères du désert dont je parlais tout à l'heure.

Son discours pour la réception de M. de Falloux est son dernier ouvrage. Lorsque M. Brifaut fut reçu avec M. de Falloux par l'Empereur, Sa Majesté rappela au vieil académicien ses vers en l'honneur du roi de Rome. M. Brifaut les avait oubliés, il ne se souvenait plus que de ses stances en l'honneur de Louis XVIII.

\*\*\* Le placement des tableaux et des statues de l'Exposition des beaux-arts est terminé. La grande galerie du Nord, au Palais de l'Industrie, est divisée en neuf salons. Les trois salons du milieu sont très-vastes; les autres sont moins grands. Au centre de chacun de ces salons on a placé les statues les plus remarquées. Dans le premier, c'est l'*Amour* de Rude; dans le se-



cond, l'*Hébé* de Rude; dans le troisième, l'*Ariane* de M. Aimé Millet.

Les salons de l'Exposition sont éclairés par un faux plafond en verre dépoli, de sorte que le jour est très-favorable aux tableaux et de tous les côtés.

L'Exposition est très-brillante. Il y a un grand nombre de scènes de la guerre d'Orient. Le tableau de M. Pils, le *Débarquement des alliés en Crimée*, a obtenu une quasi ovation de la part du jury. Les grands tableaux sont rares; la fameuse *Léda* de Galimard a été reçue avec enthousiasme; M. Horace Vernet, outre sa *Bataille de l'Alma*, a envoyé un Moine priant au bord d'une fosse, dont on dit le plus grand bien. Les paysages sont très-nombreux, et il y en a beaucoup de remarquables. Nommons une *Plage* de M. Guillaume, qui est très-vantée; d'excellents paysages de Daubigny, d'effets et de gammes différents; les chutes du Niagara par Sebron, de bons paysages de MM. Galetti, de Knyff, Francis Blin, Lambinet, Lavielle. M. Courbet a une *Chasse au chevreuil*, effet de neige, très-belle, d'une bonne couleur, et sans recherche systématique de réalité triviale.

De M. Antigua on a plusieurs scènes familiales, la *Visite de l'Empereur aux ardoisières de Trélazé* lors des inondations, des sujets bretons, en tout six tableaux.

De MM. Philippe Rousseau et de M. Couturier on a toute une basse-cour de poules, coqs, canards, dindons et lapins.

M. Knauss, dont on se rappelle les tableaux d'un caractère allemand très-original, a envoyé des *Marabouts gitano*s et un *Enterrement dans la Forêt-Noire*. Citons encore deux portraits de M. Voillemot, de gracieux portraits de M. Édouard Dubufe, — succès de femmes du monde! — les *Suites d'un bal masqué* ou le *Duel de Pierrot*, par M. Gerôme, tableau dont on dit le plus grand bien; de jolies scènes élégiaques d'Hamon.

Les aquarelles, les dessins, les lithographies, etc., qui n'ont pas besoin d'être éclairés avec autant de précaution que les tableaux, sont disposés le long de la galerie du nord, devant la balustrade. Il n'y a rien de bien saillant à citer parmi les dessins, du moins autant qu'on peut en juger après un rapide coup d'œil; nous avons remarqué cependant quelques jolis dessins de M. Bida.

Deux statues de M. Duret ne sont pas encore arrivées à l'Exposition. De Rude on a l'Amour, l'Hébé et un torse de Christ en marbre de Paros d'une exécution admirable. On cite un Christ en croix de M. Robinet; un Berger en marbre de M. Bouriché; une figure de femme, plâtre, intitulé *Être et Paraître*, par M. le Harivel; une statue de M. Proa, en plâtre également, mais qui doit être reproduite en marbre pour la cour du Louvre; Saint Louis, de M. Montagny; une Vierge excellente, de M. Demesmay; de beaux bustes, par madame Lefèvre-Deumier, MM. Blavier, Cavelier, Aimé Millet, Cordier, Franceschi, Demesmay, etc.

La sculpture, sauf les statues de choix réservées pour les salons, est placée au rez-de-chaussée, dans le parterre de l'Exposition d'horticulture. La Société d'horticulture s'est engagée à entretenir le jardin pendant toute la durée de l'Exposition. Le jury, comme nous l'avons dit, est revenu un peu sur ses premières sévérités; il a fait une révision et a reçu des tableaux qu'il avait refusés d'abord. En revanche, il a refusé, après cette révision, un portrait qu'il avait reçu d'abord, le portrait d'un écrivain qui ne passe pas pour très-classique, M. Théophile Gautier.

\*\*\* L'ouverture de l'Exposition s'est faite au jour fixé, le 15 de ce mois, dans les salles supérieures du bâtiment destiné originellement à recevoir les produits de l'industrie. Partout les ouvrages d'art y reçoivent un jour égal, en sorte que, sauf le plus ou moins d'élévation des tableaux, tous sont également bien exposés. Bien que l'on payât 1 franc d'entrée, le concours des curieux a été considérable, et depuis l'ouverture, qui a eu lieu à midi jusqu'à cinq heures, l'affluence des amateurs a été grande.

\*\*\* On remarque au palais de l'Industrie les ouvrages exposés par l'école arabe de Constantine, et qui sont confectionnés par les jeunes filles indigènes.

Dans cette école, composée de 63 élèves (dont l'aînée n'a pas 14 ans), on enseigne à lire, écrire, calculer en français et en arabe, et surtout à travailler; les instructions insistent pour qu'on arrive à rendre ces jeunes filles aptes à devenir des femmes de ménage. La couture et le tricot (seules choses utiles dans le ménage arabe) sont donc enseignés de préférence; les autres ouvrages, tels que la tapisserie, les ouvrages en perles, etc., ne sont accordés qu'à titre de délassement, et afin de ne pas dégoûter du travail des enfants dont la mobilité d'esprit est extrême.

Parmi les ouvrages exposés au palais de l'Industrie avec les autres produits de l'Algérie figurait un tapis fond blanc, au chiffre de l'Impératrice et en trois points différents, dont l'exécution ne laisse rien à désirer.

Un autre travail beaucoup moins apparent mérite d'être mentionné, ce sont des chaussettes en laine blanche très-fine à l'usage des Arabes. C'est pour les jeunes filles de l'école une industrie toute nouvelle. Il y a deux ans encore, les Arabes tiraient ces chaussettes de Tunis, au prix de 4 fr. 50 c.; aujourd'hui, les filles de Constantine peuvent les confectionner au prix de 3 fr. ou 3 fr. 25 c.

Cette exposition est remarquable, parce qu'elle est une preuve des progrès vraiment surprenants des jeunes musulmanes; il est à regretter seulement que cette école soit composée d'externes, qui souvent ne passent qu'un court laps de temps dans l'établissement, ce qui ne leur permet pas de devenir assez habiles pour être réellement utiles dans leur ménage. Il serait à souhaiter qu'on recueillît les orphelines, si nombreuses à Constantine, pour en former un noyau autour duquel



les externes viendraient se grouper. Ces jeunes filles ainsi recueillies ne sortiraient de l'école qu'à 18 ou 20 ans pour se marier, et porteraient ainsi la civilisation dans la société arabe. On obtiendrait d'elles une plus grande soumission, et elles contracteraient les habitudes d'ordre et de propreté qui leur sont prescrites dans les écoles, mais dont elles sont loin de trouver l'exemple dans leurs familles.

\*\*\* Le jeune baron Edgard de Richemond vient d'épouser mademoiselle de Hennecourt. Aussitôt après la cérémonie nuptiale, les jeunes époux sont montés en chaise de poste et sont partis pour les rives enchantées de la lune de miel.

\*\*\* On a célébré à Saint-Thomas d'Aquin le mariage de M. le comte de Gargant et de mademoiselle Espivent de la Villeboisnel, en présence d'une assistance nombreuse, où la magistrature, à laquelle appartenait le père de la jeune mariée, était dignement représentée.

\*\*\* Ligier, l'ancien tragique du Théâtre-Français, est à Paris en ce moment. Il compte partir prochainement pour la belle vallée de Pau, objet de toutes ses prédilections.

\*\*\* Mademoiselle Rachel est arrivée à Paris il y a quelques jours, et nous sommes heureux d'apprendre que sa santé est meilleure qu'on ne l'avait annoncé. Le 10 juin, l'homme d'affaires de mademoiselle Rachel est allé au Théâtre-Français annoncer l'arrivée de l'illustre tragédienne, et en même temps déclarer que, malgré l'amélioration de sa santé, son état ne lui permet pas de reprendre son service. Le comité du Théâtre-Français doit s'assembler pour prendre une décision à ce sujet. Réglera-t-on la pension de mademoiselle Rachel en lui comptant comme accomplis les vingt ans de services exigés par le règlement pour le maximum? La réglera-t-on au prorata de la durée des services de mademoiselle Rachel, qui n'est que de dix-huit ans, ou bien lui accordera-t-on un nouveau délai pour attendre que sa santé rétablie lui permette de reparaitre sur la scène? C'est ce que l'on ne sait pas encore.

\*\*\* C'est le 27 de ce mois que l'empereur de Russie, accompagné de l'impératrice, de ses trois enfants, du grand-duc Michel et d'une suite de plus de cent personnes, arrivera à Kiel pour se rendre à Hanovre par Hambourg.

\*\*\* Parmi les portraits qui figurent à l'Exposition, un des plus remarquables est sans contredit le magnifique portrait de madame la comtesse Mitchek, fille de madame de Balzac, par M. Gigoux.

\*\*\* M. Émile Augier termine une comédie en cinq actes et en vers, les *Jeunes gens*, à laquelle il travaille depuis trois ans, dit-on. *Philiberte* va être jouée au Théâtre-Français.

\*\*\* M. Henri Herz est de retour à Paris du voyage

qu'il vient de faire en Espagne et dans le midi de la France.

\*\*\* On annonce, pour le 15 août, l'ouverture de l'église de Sainte-Clotilde.

\*\*\* On annonce la mort, à Florence, de l'archiduchesse Marie-Joséphine-Christine-Rose, sœur du grand-duc de Toscane, née le 30 août 1798.

\*\*\* Le baptême de la dernière fille de la reine d'Angleterre vient d'avoir lieu dans la chapelle du palais de Buckingham. La princesse royale a reçu le nom de Béatrice-Marie-Victoria.

\*\*\* La ville d'Étampes a commandé à M. Elian Robert une statue en marbre destinée à consacrer la mémoire du savant Geoffroy Saint-Hilaire. Ce monument, élevé sur un piédestal d'une composition fort originale, sera prochainement exposé sur la petite place qui s'étend entre le pont des Arts et l'entrée de la cour du Louvre.

\*\*\* A la distribution des prix de la Société protectrice des animaux, qui a eu lieu dimanche dernier, une médaille d'argent a été accordée à M. Michelet pour son livre intitulé *l'Oiseau*.

Une médaille de bronze a été décernée à M. Jules Mareschal pour un poème intitulé *l'Anon*.

\*\*\* Après avoir porté successivement les noms de *Louis-Philippe*, de la *République*, l'hôpital construit sur les terrains du clos Saint-Lazare a reçu le nom de la famille qui, par ses bienfaits, a permis de l'établir sur les bases les plus solides et les plus grandioses. Il s'appelle l'hôpital *Lariboisière*.

Cet établissement, peu connu, peut servir de modèle à tous les hôpitaux.

M. Marochetti vient de terminer dans la chapelle de l'hôpital le tombeau de madame de Lariboisière, décédée en 1854.

Toutes les figures sont en marbre et teintées; la couleur est légèrement appliquée. Les cheveux sont bruns ou blonds, les barbes noires ou grises. Les draperies ont aussi leur couleur.

Le tombeau est en marbre noir. Il a la forme ordinaire. Placé sous une arcade en marbre noir, il sert de soutien à un groupe de trois figures. Un ange aux cheveux d'or, à la robe d'un ton jaunâtre, agenouillé, soutient dans ses bras deux infortunés. L'un est un adulte au corps amaigri par la souffrance, qui renaît au contact du divin envoyé; l'autre un homme dans la force de l'âge, la tête renversée, qui meurt en jetant un regard d'espérance vers le ciel.

Des deux côtés du tombeau sont des figures assises, également en marbre.

L'une représente un vieillard. A la fin de sa carrière, le pauvre travailleur trouve dans cet asile le repos et des soins généreux. L'autre, une jeune femme, est belle malgré sa maigreur; elle tient couché sur son



bras droit son enfant, que préservera de la faim la terrestre providence qui a pensé aux misères des pauvres mères.

Sur le sommet du monument, au frontispice, M. Marochetti a placé entre deux anges en bronze le buste en marbre blanc de madame de Lariboisière.

\* \* L'inauguration de la statue de Henri IV, à la Flèche, est fixée au 28 juin. C'est M. le marquis de Chaumont-Quitry, chambellan de S. M., qui représentera l'empereur à cette cérémonie.

\* \* Le mariage de M. de Cadoine, comte de Gabriac, avec mademoiselle d'Eskélès, fille de M. le comte d'Eskélès, l'un des membres du conseil d'administration des chemins de fer autrichiens, mariage que nous avons annoncé il y a quelques jours, est affiché à la mairie du 40<sup>e</sup> arrondissement.

\* \* Au moment où l'expédition de Kabylie fixe l'attention publique, on lira avec intérêt une brochure intitulée la *Kabylie*, que vient de publier le général Daumas, ancien directeur des bureaux arabes en Algérie, et aujourd'hui directeur des affaires de l'Algérie au ministère de la guerre. M. le général Daumas a déjà publié, sur nos possessions d'Afrique, plusieurs livres fort remarquables, et notamment les *Chevaux du Sahara*, qui ont eu un très-grand succès.

\* \* Le développement progressif des cages en acier, qui remplacent pour nos dames les paniers de leurs grand'mères, va nécessiter, dit-on, aux barrières de nos grandes villes, la création d'employés femelles chargés de vérifier si aucune contrebande ne se cache sous ces jupons en cloche. On prétend même que, dans quelques gares de chemins de fer, un service de surveillance très-actif est organisé. On s'est aperçu que des dames avaient introduit, à l'aide de leurs crinolines, non pas de la contrebande, mais des enfants ayant dépassé de beaucoup l'âge où ils auraient pu être dispensés de payer leur place.

On se demande souvent si cette mode de la crinoline durera longtemps encore. Il est probable qu'elle n'est pas près de disparaître. Du moins, chaque fois que cette mode a prévalu, elle s'est imposée pendant des périodes de temps fort longues.

Sous François I<sup>er</sup> parurent les premiers *vertugadins*, sorte de jupe gommée garnie de cerceaux, qui lui donnaient une ampleur et une rotondité extravagantes. Une femme *vertugadinée* ressemblait à une cloche ou à une vaste ruche.

Sous Henri II, les *vertugadins* furent en faveur plus que jamais.

Sous François II, un gros ventre fut regardé comme un signe de distinction; les hommes portèrent des ventres postiches. Les femmes remplacèrent les *vertugadins* par des postiches.

Sous Charles IX, les postiches furent à leur tour remplacés par les *vertugadins*; par ordonnance datée

de Blois, le roi restreignit leur ampleur à deux aunes. — Sous Henri III, le costume des femmes reste à peu près le même.

Avant Louis XV, déjà, les postiches commençaient à reprendre faveur, comme le prouvent ces vers d'une ancienne chanson :

Cet embonpoint qui l'embellit  
Reste le soir sur sa toilette,  
Et n'entre jamais dans son lit.

Sous Louis XV, les *vertugadins* reparurent; on commença par porter des *criardes*, espèce de bougran plissé et gonflé qu'on s'appliqua autour des hanches; puis vinrent les paniers, qu'on fit démesurés. On employait vingt aunes d'étoffe pour le jupon d'une robe. Les hommes eurent aussi leurs paniers, système de baleines qui levaient les basques de l'habit, ouvertes et séparées du corps.

De 1770 à 1780, les paniers furent remplacés par les postiches.

Aujourd'hui, avec le développement exorbitant des hanches et de la jupe, on aime les tailles minces outre mesure, mode funeste qui tue tant de femmes. En 94 du moins, la beauté conventionnelle, même pour les jeunes filles, consistait à se grossir la taille au moyen de *termes*, *demi-termes*, *quarts de termes*. Aujourd'hui, les mères elles-mêmes veulent avoir cette taille étranglée que l'on appelle de guêpe.

On voit par là que les crinolines et les cages sont encore au commencement de leur carrière.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : les *Dames capitaines*, opéra en trois actes, musique de M. Réber, paroles de M. Mélesville.

Que de romans, de nouvelles, de comédies et d'opéras-comiques a déjà inspirés cette époque de la Fronde, où l'histoire prend elle-même les allures du roman et de la comédie pour raconter les prouesses, les intrigues et les courses aventureuses de toutes ces belles dames qui mêlèrent dans un si pittoresque désordre leurs affaires de cœur à leurs querelles politiques, et qui embrouillèrent si bien toutes choses, les épées et les quenouilles, que les hommes s'y trompèrent souvent; mais aussi *quelles capitaines* : madame de Chevreuse, madame de Longueville, madame d'Hautefort et madame de Montbazou! — Quelle fine fleur! les beaux yeux, les belles tailles, les grandes manières et de l'esprit et de la bravoure, et ne reculant devant rien, ni devant les forteresses ni même devant les capitulations, aimant la



guerre pour la guerre, jouissant des triomphes, et comptant pour rien les défaites ! Quel monde, quel temps ! quelle politique ! Cela est à deux cents ans de nous, et ne nous ressemble pas plus que les aventures de l'Arioste ; et quand nous voyons passer tout cela derrière le rideau de feu de la rampe ou dans les pages colorées d'un écrivain épris de ces féeries, il nous semble apercevoir un rêve animé qui répond à quelque fantaisie amoureuse et fantastique de notre imagination.

M. Mélesville n'a peut-être pas la vivacité, l'haleine, le brio qu'il faudrait pour vivifier tous ces charmants fantômes, aussi lui savons-nous gré d'avoir laissé de côté cette grande duchesse de Longueville, et de ne s'être servi que d'une princesse d'Hauteroche et d'une madame de Châtillon, beaucoup moins gênantes à faire manœuvrer dans les exigences d'un livret et au milieu des difficultés d'une partition.

L'action commence au siège de Saintes, la princesse d'Hauteroche défend la ville contre les troupes du roi qui l'assiègent. Pendant les loisirs d'un bivouac, le capitaine Gaston raconte à ses camarades une aventure de bal qui lui a laissé une profonde impression ; il n'a jamais revu la belle inconnue pour laquelle il se battit ce soir-là, mais son souvenir ne l'a jamais quitté, c'est pourquoi il soupire à l'écart au lieu de prendre part aux joyeux propos des jeunes officiers. L'exposition faite par cette narration, on amène au commandant des captures faites aux avant-postes ; on s'est emparé de deux hommes qu'on soupçonne d'être des espions, et d'une jeune femme dans laquelle Gaston reconnaît à l'instant son inconnue. Celle-ci, sommée de déclarer ses noms et qualités, se fait passer pour la veuve d'un juge au présidial, tandis qu'elle est en réalité la duchesse de Châtillon, aide de camp de la princesse d'Hauteroche. Une dépêche saisie découvre sa ruse, et apprend au capitaine que la belle frondeuse doit épouser le margrave d'Anspach ; un acte de mariage dont le nom est resté en blanc tombe aussi entre ses mains, alors abusant un peu grandement des libertés de la guerre, le jeune capitaine met son nom sur l'acte à la place de celui du margrave, et la duchesse, qui ne se méfie de rien, signe le tout avec une docilité parfaite.

Cependant comme on attend le margrave, Gaston juge à propos d'influencer sa jolie femme avant que le stratagème se découvre ; il enjoint à un des quidams arrêtés, qui par bonheur se trouve Allemand, de jouer le rôle du margrave ; s'il le joue avec succès, cela le sauvera de la corde ; il y a de quoi donner du zèle et de l'esprit au plus niais. L'Allemand, qui est tout simplement un pâtissier égaré, se trouve assez empêtré dans ses nouvelles fonctions ; néanmoins, lorsqu'il se trouve au milieu de la société brillante du château de madame d'Hauteroche, où nous conduit le second acte, il ne fait de bévues que dans une proportion suffisante pour faire beaucoup réfléchir la jeune duchesse ; le côté plaisant de l'action est représenté par la femme de l'Allemand, madame Bichoff, qui retrouve son mari sous des habits

de grand seigneur, tandis qu'elle-même est entrée comme suivante près de madame de Châtillon. Le Bichoff, qui craint pour son cou, refuse absolument de reconnaître sa chère moitié, et pousse même l'infatuation de son rôle jusqu'à se rappeler que le margrave est l'époux de la duchesse, et cela au moment où il tient dans ses mains la clef de son appartement. Heureusement que le capitaine Gaston, qui vient de garnir le château avec ses troupes pour mieux veiller sur son trésor futur, lui arrache à temps la clef tentatrice.

Le capitaine Gaston fait mille imprudences pour se rapprocher de son adorée ; il va jusqu'à s'introduire dans l'hôtel de ville de Saintes ; il y est surpris, sa vie est menacée, il va payer sa témérité amoureuse ; heureusement la duchesse de Châtillon inspire à madame d'Hauteroche la pensée de rendre la ville, qui ne peut plus guère résister à l'armée royale ; la paix étant conclue, il n'y a plus personne à punir. La duchesse de Châtillon est bien tentée de reprocher durement au capitaine son subterfuge à propos du margrave, mais le moyen de tenir rigueur à un homme qui risquait sa vie de si bonne grâce ? elle fait aussi la paix.

Il y a dans ce livret de très-bons éléments pour le compositeur : M. Réber en a tiré parti avec talent ; ses mélodies, souvent gracieuses, jamais communes, son orchestration bien dirigée, ses chœurs pleins d'entrain, lui ont valu l'approbation entière du public ; peut-être dans la crainte du vulgaire est-il parfois un peu trop tourmenté dans son style, mais cette horreur du plat et du rebattu est signe de race dans tous les arts, et on ne peut que l'encourager.

M. Barbot chante très-bien cette musique sobre et bien rythmée ; madame V.-Duprez n'a guère l'apparence d'une frondeuse, il lui manque les qualités extérieures nécessaires à un pareil rôle ; mais si elle l'exprime faiblement, elle le chante à ravir, et on peut parfaitement faire abstraction du personnage et n'écouter que la cantatrice. M. Couderc a un tact parfait qui fait ressortir les moindres rôles. Mademoiselle Lemerrier est charmante d'entrain et de gaieté sous les traits de madame Bichoff, et Sainte-Foy a fait du pâtissier margrave une de ces caricatures étourdissantes que lui seul sait créer sur les frontières invraisemblables du réalisme et de la fantaisie.

MAXIME TERMONT.

Veut-on occuper et amuser un enfant, on ne peut lui donner rien de mieux que le *ROI DES ALBUMS*. C'est un recueil qui contient un nombre incroyable de dessins reliés entre eux par un texte fait pour intéresser les jeunes lecteurs. Cet album est un tour de force de bon marché : il représente trois et quatre fois la valeur que l'éditeur lui a donnée. Son prix est de 8 fr. broché. — Nous avons obtenu que, pour les abonnés des *Modes parisiennes*, ce prix soit réduit à 6 fr. broché.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.